

**Zeitschrift:** Museum Helveticum : schweizerische Zeitschrift für klassische Altertumswissenschaft = Revue suisse pour l'étude de l'antiquité classique = Rivista svizzera di filologia classica

**Herausgeber:** Schweizerische Vereinigung für Altertumswissenschaft

**Band:** 10 (1953)

**Heft:** 3-4

**Artikel:** Paléographie des papyrus d'Egypte et des inscriptions du monde romain

**Autor:** Mallon, Jean

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-11568>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 20.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Paléographie des papyrus d'Égypte et des inscriptions du monde romain

Par Jean Mallon, Madrid

### I

La paléographie n'a pas coutume de faire état d'inscriptions comme celles dont je vais vous entretenir en premier lieu. De son côté, l'épigraphie, même dans l'application de ses critères les plus récents, ne rapprocherait pas les uns des autres ces huit exemples, qui sont sur terre cuite, sur marbre et sur métal. Pourtant, après les avoir étudiés et publiés séparément<sup>1</sup>, je crois voir dans le parallélisme des commentaires qui se sont dégagés de leur comparaison avec les papyrus d'Égypte, une raison de les unir en un groupe et d'en faire maintenant avec vous une étude globale, car il me semble que la paléographie peut tirer de cette étude globale le critère, simple, qui lui manque encore, pour guider sa marche dans le magma immense et confus du matériel épigraphique.

Il s'agit de huit inscriptions latines, échelonnées du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. au IV<sup>e</sup> siècle de notre ère, qui ont été trouvées à une extrémité du monde opposée à l'Égypte: toutes ces pièces ont été exécutées dans la péninsule ibérique, en des lieux épars, de la Méditerranée à l'océan Atlantique, depuis Ampurias en Catalogne (no 7)<sup>2</sup> jusqu'à Marim au Portugal (no 2), en passant par Alcalá de Henares (no 4), Villaviciosa de Córdoba (no 8), Morón de la Frontera (no 1), Villafranca de los Barros (no 5), Aceuchal (no 3) et Mérida (no 6).

Le groupe provisoire, ainsi tiré d'Espagne à titre d'exemple, a l'apparence d'un bric-à-brac absolument incohérent: on y trouve pêle-mêle une table de plomb portant un texte magique (no 7), deux briques portant des épigrammes

<sup>1</sup> Exemple n° 1, de Morón de la Frontera, prov. de Séville, dans *Notes paléographiques à propos de CIL II 5411* (Emerita 13 [1945] 213-280) pl. I. Marbre.

— Exemple n° 2, de Marim, Portugal, dans *L'Épigraphie de Rogata IHC 294* (Emerita 15 [1947] 87-122) pl. II. Marbre.

— Exemple n° 3, d'Aceuchal, prov. de Badajoz, dans *Filumene Asiana Diehl ILCV 2794* (Archivo español de Arqueología 71 [1948] 110-143 fig. 2; ajouter l'article cité pour le n° 4 (inscr. E). Brique.

— Exemple n° 4, de Alcalá de Henares, prov. de Madrid, dans *Recherches sur les inscriptions à la pointe sèche publiées par le marquis de Monsalud* (Emerita 18 [1950] 105-137, inscr. B) pl. I. Tuile.

— Exemple n° 5, de Villafranca de los Barros, pr. Badajoz, *ibid.* (inscr. C) pl. II. Tuile.

— Exemple n° 6, de Mérida, prov. de Badajoz, dans *Las inscripciones publicadas por el marques de Monsalud* (en coll. avec le P. Marin, Madrid 1951) in 4°, n° 57, pl. IV. Marbre.

— Exemple n° 7, d'Ampurias, prov. de Gérone, dans *Paléographie romaine* (Madrid 1952), in 4°, pl. I, 2. Plomb.

— Exemple n° 8, de Villaviciosa de Córdoba, prov. de Cordoue, dans *La brique de Villaviciosa de Córdoba* (Studi in Onore di Cesare Manaresi, Milan 1952, pp. 209-216), pl. I, 1.

<sup>2</sup> Ce numéro et ceux qui suivent correspondent à la numérotation des exemples mentionnés à la note précédente.

chrétiennes empruntées à Virgile et à la Bible (nos 3 et 8), une tuile portant une lettre missive qui traite d'affaires concernant l'administration d'un grand domaine (no 5), une autre tuile portant une réclame commerciale (no 4), et jusqu'à trois marbres qui portent des épitaphes soit païennes soit chrétiennes, on ne peut plus stéréotypées quant à leurs textes, gravées selon des préparations faites tantôt à la craie tantôt à la pointe sèche, marbres parmi lesquels une seule plaque a été utilisée neuve, les deux autres étant des remplois, l'un d'une plaque déjà utilisée, l'autre d'un segment de corniche abandonné (nos 1, 2 et 6). Si l'on a égard aux caractères graphiques de ce bric-à-brac, nous voyons que les écritures de toutes ces inscriptions, tantôt homogènes, tantôt mélangées selon des dosages très variables, sont fort différentes entre elles sans qu'il soit possible de les grouper, ni selon la nature des textes, ni selon les matières subjectives: la réclame commerciale sur tuile par exemple est écrite comme l'une des épitaphes sur marbre dont l'écriture est elle-même aussi différente de celles des deux autres épitaphes sur marbre que celles-ci sont différentes entre elles. Ces inscriptions très hétérogènes, réunies au mépris de tous les critères habituels, n'ont qu'un caractère commun: par leurs aspects graphiques, déjà très divers entre eux, elles tranchent toutes également avec les inscriptions courantes sorties des ateliers; elles jurent toutes, y compris les trois épitaphes, avec les inscriptions fabriquées en séries; elles ont toutes été faites en dehors des ateliers.

Ce critère, purement négatif, devient positif au contact des papyrus: tous les exécutants de nos huit inscriptions occidentales pratiquaient des écritures que nous retrouvons en Egypte, chacune sur un papyrus déterminé, et la discipline graphique est telle, de la province d'Espagne à la province d'Egypte, que tout se passe comme si, dans chaque cas, c'était la même personne qui avait écrit l'inscription et le papyrus correspondant.

La seule différence entre les cas d'Espagne et les cas d'Egypte est que, dans les cas d'Egypte, les écritures sont bien normalement tracées sur papyrus dans les conditions normales de leur emploi, c'est-à-dire pour faire des documents ou des livres. Dans les cas d'Espagne au contraire, les exécutants de nos huit pièces accomplissent une tâche étrangère à leur activité habituelle et en ont parfaitement conscience, non seulement du fait des textes comme dans les cas des épitaphes par exemple, non seulement du fait de la destination de la plupart de ces monuments, mais encore, et dans les huit cas, simplement du fait des matières subjectives, qui ne sont ni des feuilles de papyrus, ni des tablettes: la preuve en est que nos huit scribes, depuis les exécutants des trois épitaphes sur marbre jusqu'à l'expéditionnaire sur tuile de la lettre missive, cherchent à donner à leurs entreprises un caractère monumental. Ils ont donc bien une idée d'inscription très voisine de celle qui a cours vulgairement aujourd'hui, et simplement un peu plus précise, une idée artisanale. Mais comme ce ne sont pas des artisans d'inscriptions, ils ont recours, pour réaliser leur dessein monumental, à des expédients divers. Quelques-uns font des essais d'écriture monumentale, mais ils ne s'y tiennent jamais tout le

long de leur travail: tantôt ils laissent échapper leur écriture habituelle dans un ou deux signes seulement (nos 6 et 8); tantôt ils lui donnent libre cours pendant des lignes entières (nos 1, 5, 7). D'autres enfin, plus simplement, se contentent d'agrandir démesurément leur écriture habituelle, du début à la fin de leur travail (nos 2 et 4). Et c'est dans ces conditions très variées que nous voyons apparaître, en Espagne dans les quatre premiers siècles de notre ère, l'écriture d'un grand nombre de papyrus trouvés en Égypte et en Syrie: l'écriture de la lettre missive originale de Phileros, conservée à Berlin, publiée et reproduite en 1928 par M. Schubart<sup>3</sup>, l'écriture du papyrus Claudius de Berlin reproduit par Steffens en 1911<sup>4</sup>, l'écriture de la lettre missive originale conservée à la John Rylands Library et publiée par M. Lowe en 1935<sup>5</sup> ainsi que de l'exercice calligraphique encore inédit conservé au London University College<sup>6</sup>, l'écriture du Codex liturgique de Manchester publié par M. Roberts en 1938<sup>7</sup>, l'écriture de l'*Epitome Livii* de Londres publié en 1904 par Grenfell et Hunt<sup>8</sup>, l'écriture des papiers de Flavius Abinneus conservés à Genève<sup>9</sup> et à Londres<sup>10</sup>, publiés et reproduits par Seymour de Ricci en 1928 ou par les auteurs de l'*Ecriture latine* en 1939, et sur lesquels notre président, M. Victor Martin, a publié le bel article que vous connaissez dans la Chronique d'Égypte<sup>11</sup>. Nos huit pièces d'Espagne n'attestent donc pas seulement l'universalité, dans le monde gréco-romain, de ces écritures latines; les circonstances spéciales qui entourent l'apparition de ces mêmes écritures sur nos huit pièces révèlent aussi les conditions générales de leur emploi dans ce même monde: les écritures des papyrus que nous venons d'énumérer sont des écritures usuelles et ordinaires, puisque ce sont des habitudes ou des réflexes qui les font surgir sur nos monuments d'Occident envers et contre toutes les normes de tâches à remplir sur matière dure ou sur matière molle, et même parfois contre la volonté des exécutants.

Il y a mieux: nos huit inscriptions nous renseignent sur la catégorie technique de ces exécutants. En effet, les papyrus nous ayant permis d'isoler, de cerner, sur chacune de nos pièces, les éléments qui appartiennent solidairement à l'écriture habituelle de l'exécutant, les autres éléments, ceux qui constituent les tentatives monumentales, sporadiques et diverses, se détachent du même coup, et, en comparant ces tentatives monumentales entre elles, nous pouvons apprécier les qualités et les capacités techniques respectives des scribes chez qui les écritures énumérées plus haut étaient habituelles, ordinaires. C'est ainsi que nous apprenons, grâce à nos inscriptions, que des gens qui écrivaient couramment et normalement les écritures du papyrus Claudius au I<sup>er</sup> siècle, du Codex liturgique de Manchester

<sup>3</sup> Ber. Preuss. Kunstsamml. 49 p. 43 sq et pl.

<sup>4</sup> Lat. Pal. pl. 4.

<sup>5</sup> Cod. lat. ant. 228.

<sup>6</sup> Cité dans la liste de Marichal (Scriptorium IV 1) n° 19.

<sup>7</sup> P Ryl. III 472 et pl. 3.

<sup>8</sup> P Oxy. 668 et pl. VI.

<sup>9</sup> Mallon, Marichal et Perrat, *L'Ecriture latine* (Paris 1939) n° 34, pl. XXIII.

<sup>10</sup> Journal of Egyptian Archaeology 14, 320-323, pl.

<sup>11</sup> Victor Martin, *L'état actuel des Archives de Flavius Abinneus* dans Chronique d'Égypte VI n° 12 pp. 345-359.



au III<sup>e</sup> siècle et des papiers de Flavius Abinneus au IV<sup>e</sup>, ne savaient pas, ou, du moins, pouvaient très bien ne pas savoir écrire en capitale: ils nous montrent leur incapacité, soit en y renonçant complètement comme à Alcalá de Henares et à Marim, soit en nous en donnant des preuves positives par l'incroyable gaucherie de leurs essais, comme à Mérida, à Villaviciosa de Córdoba et à Villafranca de los Barros; ils ne sont capables que d'assembler maladroitement bâtons et courbes au mépris de toute règle de ductus, aussi maladroitement au I<sup>er</sup> siècle qu'aux III<sup>e</sup> et au IV<sup>e</sup>. Ces gens ne savaient écrire que les écritures du papyrus Claudius ou du Codex liturgique de Manchester ou des papiers de Flavius Abinneus: ces papyrus portent donc des écritures aussi communes que possible; ce sont des écritures que pratiquaient des personnes profanes dans l'art de la calligraphie.

Par contre, des gens qui écrivaient l'écriture de la lettre de Phileros au I<sup>er</sup> siècle avant J.-C., celle de la lettre de Manchester à la fin du I<sup>er</sup> siècle de notre ère, celle de l'Epitome Livii au III<sup>e</sup> siècle, nous montrent, à Ampurias, à Morón de La Frontera et à Aceuchal, qu'ils savaient, en outre, écrire en capitale; mais aucune de leurs trois capitales, très calligraphiées et très différentes les unes des autres, n'est de style épigraphique: c'est encore et toujours sur des papyrus que le hasard des trouvailles nous fait rencontrer deux d'entre elles, absolument superposables dans leurs nuances calligraphiques les plus subtiles. La capitale d'Ampurias est celle du *Carmen de Bello Actiaco* d'Herculanum dont M. Lowe a donné une photographie en 1935<sup>12</sup>; la capitale d'Aceuchal est celle du «Feriale» trouvé à Doura-Europos en 1930 et publié à Yale en 1940 par MM. Fink, Hoey et Snyder<sup>13</sup>. Seule n'est pas représentée, à ma connaissance, parmi les papyrus mis actuellement au jour, la capitale qui se voit, velléitaire, dans deux ou trois signes sur l'épithaphe de Morón de la Frontera; il ne faut pas désespérer de la voir apparaître un jour sur quelque papyrus dans la main d'un scribe dont l'écriture ordinaire sera celle de l'exercice calligraphique du London University College et de la lettre de Manchester. Contrairement aux exécutants de Mérida, de Villafranca de los Barros et de Villaviciosa de Córdoba qui étaient des gens du commun, nos scribes d'Ampurias, de Morón et d'Aceuchal étaient des calligraphes professionnels. Mais aucun des exécutants des huit pièces ne savait écrire en écriture épigraphique.

Nos huit inscriptions ont été exécutées en Espagne par des gens d'Espagne qui étaient tous étrangers au métier spécial des inscriptions, parmi lesquels il y avait des gens d'un autre métier, à savoir des calligraphes professionnels, et en outre des gens du commun. Tout ce monde, dans la péninsule ibérique, pendant les quatre premiers siècles de notre ère, écrivait ou calligraphiait, dans l'exercice normal de sa pratique graphique, des documents et des livres qui, par leurs écritures, étaient absolument identiques à des documents ou à des livres déterminés que la vallée du Nil nous a conservés. Les comportements divers des exécutants d'Espagne dans l'accomplissement d'une tâche épigraphique pour eux insolite, accusent une sorte de hiérarchie entre les écritures universelles dont ils trahissent l'usage; en

<sup>12</sup> *Cod. lat. ant.* 385.

<sup>13</sup> *The Feriale Duranum*, avec facs.

outre, ces comportements divers font tous ressortir, par opposition, la spécialité technique des écritures épigraphiques que nous rencontrons le plus couramment aujourd'hui, répandues sur tout le territoire du monde romain, et qui sont la production, en séries, d'ateliers spécialisés.

La diversité même de nos huit exemples, jointe au parallélisme des observations qui s'en dégagent, nous oblige à nous élever très haut pour trouver un critère très général qui, les unissant, permettra sans doute à la paléographie de dominer le matériel épigraphique, si rebelle aux classifications que la même paléographie a tenté jusqu'ici de lui imposer: ce critère est celui des inscriptions exécutées hors des ateliers.

Grâce à lui, on pourra regrouper une masse de monuments qu'il convient d'interroger tous de la même manière: des monuments connus depuis longtemps, utilisés même et commentés couramment, comme des graffites et des tablettes, viendront prendre place sous cet éclairage à côté de monuments moins connus ou qu'on n'avait même pas eu l'idée d'utiliser, comme des briques et tuiles, des métaux, et jusqu'à celles des épitaphes sur marbre qui ne sont pas sorties des ateliers. Tous ces monuments à interroger de la même manière ne peuvent pas être désignés et reconnus par leurs procédés d'exécution et encore moins par leurs matières subjectives qui ne sauraient servir de base qu'à des répertoires, car on a fait, hors des ateliers, des monuments graphiques sur toutes les matières subjectives possibles depuis les terres cuites, la cire, le bois, les métaux, les parois, jusqu'au marbre et au granit, par tous les procédés d'exécution possibles, depuis la pointe sèche et le calame jusqu'à la gravure au ciseau inclusivement. Le fait qu'ils ont été exécutés hors des ateliers d'inscriptions est le seul critère qui les définisse sans omissions ni bavures, et il détermine les questions qu'il convient de leur poser sur les caractéristiques de leurs auteurs, sur les circonstances très variables de leur exécution, sur les qualités très diverses de leurs écritures et sur la portée des faits graphiques qu'on y peut relever. Par nos quelques exemples d'Espagne, on voit qu'à des questions ainsi posées, les réponses, parfois plus nuancées que celles que fournissent les papyrus, sont souvent aussi précises qu'utiles pour la paléographie d'un monde immense où, sauf en Égypte et en quelques points très clairsemés, les supports de l'écriture ont tous disparu quand ils étaient fragiles.

Sans les papyrus, l'analyse graphique de ces monuments ne pourrait se faire d'une manière correcte. Inversement, sans ces monuments, les papyrus d'Égypte resteraient peut-être suspects d'un provincialisme qui ne serait qu'une hypothèse, mais n'en servirait pas moins de prétexte pour contester leur importance et réduire leur portée paléographique.

## II

Les paléographes devront-ils en tirer la conséquence qu'ils peuvent négliger les monuments dont le même critère ferait un autre lot, immense et d'apparence monotone, artificielle et fastidieuse, à savoir les inscriptions exécutées dans les

ateliers ? On remarquera, en passant, que c'est une de ces questions qu'on résoud en les posant, puisque les paléographes ne peuvent prétendre y répondre à priori, et sans commencer précisément par se livrer à cette étude des écritures d'ateliers.

Mais plusieurs raisons, antérieures à toute étude de ce genre, nous obligent déjà à inclure les inscriptions d'ateliers dans le ressort de la paléographie.

D'abord les écritures d'ateliers sont encore des systèmes graphiques et par là elles demandent à être envisagées en elles-mêmes et pour elles-mêmes d'un point de vue paléographique ; l'analyse doit être d'autant plus minutieuse, attentive et approfondie que les aspects extérieurs sont plus monotones, et on ne voit pas, par exemple, pourquoi on ne chercherait pas à poser et à étudier la question des ateliers comme on pose et comme on étudie la question des « scriptoria ».

Ensuite, surtout depuis que nous avons les papyrus d'Égypte, une masse énorme d'inscriptions d'ateliers a maintenant une relation de contemporanéité avec un grand échantillonnage de monuments écrits au calame ou à la pointe sèche sur papyrus ou sur tablettes, et on ne saurait se dispenser de comparer ces deux ordres de monuments graphiques.

Enfin, ces deux ordres doivent être rapprochés non seulement parce qu'il s'agit également de monuments graphiques et non seulement parce qu'ils appartiennent à un même monde et aux mêmes siècles, mais encore et surtout parce qu'il y avait entre eux un contact direct, immédiat, qui s'établissait obligatoirement et perpétuellement dans le sein même des ateliers, et se répétait chaque fois qu'on y exécutait une inscription. Les choses que je vais rappeler vont de soi et sont connues depuis très longtemps. On a quelque scrupule à y insister, mais il faut bien les répéter, parce qu'il n'en a été tenu presque aucun compte.

L'enseigne est bien connue d'un atelier qui fonctionnait en Sicile au I<sup>er</sup> siècle de notre ère. Elle explique, en grec et en latin, le travail qui se fait à l'intérieur d'un atelier : « *στῆλαι ἐνθάδε τυποῦνται καὶ χαράσσονται ... tituli heic ordinantur et sculpuntur ...* »<sup>14</sup>. Avant la gravure, on ordonnait le texte en le composant sur la pierre à la craie ou au charbon ou à la pointe sèche, en signes épigraphiques. L'opération est essentiellement du même ordre que celle qui consiste aujourd'hui à composer un texte en signes typographiques : l'imprimeur a sous les yeux ce qu'on appelle le « manuscrit » ; l'artisan de l'atelier d'inscriptions a sous les yeux, lui aussi, un « manuscrit » au sens le plus essentiel du mot, avec cette nuance très importante, que, dans le cas de la composition épigraphique, c'est encore une main humaine qui forme chaque signe l'un après l'autre ; mais les tâches respectives de l'imprimeur et de l'artisan d'atelier ont également pour objet de donner à un texte déterminé la forme graphique dans laquelle il doit être présenté au public ; et, dans le cas des inscriptions, la gravure n'a plus qu'un rôle de fixation, un peu comme le tirage dans le cas de l'imprimerie, avec encore cette nuance qu'il s'agit, dans le cas des inscriptions, d'un tirage à un seul exemplaire.

<sup>14</sup> CIL X 7296.

Ainsi, dans l'atelier d'inscriptions, l'artisan avait devant lui la pierre sur laquelle il avait à faire sa composition à la craie ou à la pointe sèche, et il y avait, à côté de la pierre, un papyrus, ou un parchemin, ou une tablette, que nous appellerons toujours, conventionnellement, un papyrus : les yeux de l'artisan allaient et venaient constamment du papyrus à la pierre pendant qu'il composait. Le papyrus pouvait être écrit dans des écritures bien diverses ; ce pouvait être, par exemple, l'original d'un acte à afficher ou encore un de ces recueils de sentences dont Cagnat a décelé l'existence par la comparaison de nombreux textes épigraphiques de toutes les parties du monde<sup>15</sup> ; dans tous les cas, l'écriture du papyrus était une écriture non-épigraphique.

Les artisans qui devaient ainsi savoir lire les écritures non-épigraphiques pouvaient aussi les écrire, et il faudra chercher à établir quelles influences les changements des écritures non-épigraphiques ont pu exercer, par ce truchement, sur les formes particulières de l'art des ateliers ; en posant la question de la sorte, je crois entrevoir qu'il y a beaucoup à tirer d'une étude minutieuse des formes de l'écriture épigraphique et de leur mode d'exécution.

Au surplus, il est une série d'éléments qui ont pu passer tels quels du papyrus à l'inscription. Ce sont des caractéristiques qui peuvent être parfaitement indépendantes de l'emploi, pour les lettres, de formes épigraphiques : c'est par exemple la ponctuation, l'accentuation, les abréviations, les signes particuliers destinés à donner une valeur spéciale, comme celle de chiffres, à certaines lettres ; pour la même raison, les mises en page des inscriptions d'ateliers et des papyrus doivent être comparées : certes, il y a sans doute des mises en page proprement épigraphiques ; mais, si nous juxtaposons, comme dans l'atelier, inscriptions et papyrus, il y aura le plus grand intérêt à déterminer les cas où l'artisan a transposé seulement les signes de l'écriture, et s'est rigoureusement tenu à calquer la mise en page de l'inscription sur celle du papyrus : disposition du texte en colonnes, ordonnance des paragraphes, lignes de vedettes, etc. Je crois avoir montré<sup>16</sup>, par exemple, que l'affichage de la *Lex Coloniae Genetivae Juliae* n'était que l'agrandissement sur bronze, avec transposition en capitale, d'un volumen de papyrus qui portait 42 colonnes en écriture commune. Il est même des cas où l'on pourra établir que des écritures épigraphiques diverses entre elles, employées pour telle ou telle partie d'un même texte sur une même pierre, correspondent à des écritures non-épigraphiques également diverses entre elles, employées parallèlement pour les mêmes parties d'un même papyrus ; toutes les remarques de cette nature ne peuvent manquer d'avoir une grande portée pour l'histoire du livre, par exemple, et aussi pour la diplomatique : toujours les corrélations établies entre inscriptions et papyrus ont l'immense intérêt d'universaliser les données qu'on peut relever sur les papyrus d'Égypte et de Syrie, puisqu'on trouve des inscriptions partout avec des

<sup>15</sup> Sur les manuels professionnels de graveurs d'inscriptions romaines dans Rev. Phil. 13 (1889) 51-65.

<sup>16</sup> Los bronce de Osuna dans Arch. esp. de Arqu. 56 (1944) 213-237.



origines géographiques presque toujours très sûres, et, de surcroît, des données chronologiques assez fréquentes.

Enfin, il est des cas où des inscriptions d'ateliers peuvent porter non seulement la marque de procédés généraux étrangers aux formes de l'écriture, épigraphique ou non, mais aussi même des révélations très précises sur la forme graphique particulière qu'avait le papyrus déterminé que l'artisan suivait des yeux pendant l'exécution de son travail de composition. Ces révélations peuvent se grouper sous deux rubriques: 1. les fautes, 2. les copies figurées.

Dans le cas des fautes, nous pouvons encore avoir recours à la comparaison entre la composition épigraphique et la composition typographique: l'artisan a mal lu le papyrus qu'il avait sous les yeux et il a tracé sur la pierre en écriture épigraphique d'autres lettres que celles qu'il aurait dû y mettre. C'est à nous de chercher parmi les papyrus le type d'écriture qui contient les combinaisons graphiques permettant seules d'expliquer les confusions de l'artisan. On peut très souvent arriver ainsi à des résultats extrêmement précis tant du point de vue textuel que du point de vue graphique; du même coup on rétablit le texte et on détermine qu'il y a eu un papyrus écrit de telle façon en tel point du monde et à telle date qui sont le lieu et la date de l'inscription. Trop souvent on a voulu trouver des explications philologiques ou donner un sens à des groupes de signes épigraphiques qui n'étaient que des absurdités. C'est ainsi que les anomalies qui pullulent au début du IV<sup>e</sup> siècle sur les transcriptions épigraphiques de l'édit du Maximum de Dioclétien, anomalies auxquelles on ne saurait donner le caractère de formes philologiques, s'expliquent par des fautes de lecture d'un original de la chancellerie impériale expédié en ces *litterae coelestes* qui nous sont connues par les célèbres papyrus, un peu plus tardifs, conservés à Leyde et à Paris et publiés depuis 1841<sup>17</sup>. A la fin du VI<sup>e</sup> siècle, une inscription des environs de Séville<sup>18</sup> et qui fait allusion au soulèvement catholique d'Herménégilde contre son père l'arien Léovigilde, se termine par un groupe de signes inintelligibles auxquels on cherche à trouver un sens depuis le XVII<sup>e</sup> siècle et d'où on a tiré le nom d'un général wisigoth qui n'a jamais existé: il s'agit en réalité d'une date par l'indiction que l'artisan espagnol a mal lue sur le papyrus parce qu'elle était absolument insolite dans sa région où l'on ne datait que par l'ère d'Espagne, et qu'elle correspondait à une mode romaine d'alors, employée par les Byzantins qui occupaient Carthagène; et cette explication paléographique, tout en nous renseignant avec précision sur l'écriture du papyrus que l'artisan avait sous les yeux, nous fournit un recouplement du texte de Grégoire de Tours, lequel fait état de l'alliance d'Herménégilde avec les Byzantins de Carthagène.

Si nous envisageons maintenant le cas des copies figurées, nous voyons que l'artisan a interrompu son travail de transposition en écriture épigraphique pour reproduire sur la pierre un ou plusieurs signes dans la forme où il les voyait sur

<sup>17</sup> *Libellus aurarius* (Leipzig 1841).

<sup>18</sup> Mallon, *Paléographie romaine* (Madrid 1952) § 227.



le papyrus. Il est très important de se demander ce qui a pu provoquer cette dérogation, de la part des artisans, à la transposition épigraphique. Il semble que dans beaucoup de cas la cause en soit dans le fait que les signes reproduits en copie figurée tranchaient avec le reste de l'écriture du papyrus. C'est évidemment le cas pour les chiffres en écriture non-épigraphique qui pullulent sur les inscriptions du monde entier dès le III<sup>e</sup> siècle de notre ère et surtout à partir du IV<sup>e</sup>. Ces chiffres étaient, dans l'écriture commune d'alors, représentés par des lettres qui avaient la forme, non de cette écriture commune, mais de l'ancienne écriture romaine tombée en désuétude; ils tranchaient ainsi, sur le papyrus, avec les signes ayant valeur de lettres, et les artisans reproduisaient fidèlement leur tracé sur la pierre; les chiffres de ces inscriptions nous révèlent ainsi, partout dans le monde, des papyrus exécutés dans l'écriture commune que nous trouvons sur de nombreux papyrus, sur de nombreuses tablettes et sur des parchemins contemporains d'Égypte, de Ravenne, d'Afrique du Nord et de Gaule entre le III<sup>e</sup> et le VIII<sup>e</sup> siècle<sup>19</sup>.

Tranchaient également, sur les papyrus que les artisans avaient sous les yeux en composant, telles dates de deux actes grecs qu'ils avaient à transposer, l'un sur un marbre d'Ephèse<sup>20</sup> publié par Heberdey en 1907, l'autre sur un marbre de Mylasa publié par Louis Robert en 1935<sup>21</sup>: c'est que ces dates de textes grecs étaient écrites en latin ainsi qu'on en voit d'autres cas sur des papyrus retrouvés, du type du numéro 244 d'Oxyrhynchus<sup>22</sup> et du numéro 1592 de la Collection de l'Université de Strasbourg<sup>23</sup>. Après avoir transposé en signes épigraphiques le corps des textes grecs, les artisans ont reproduit en copie figurée les lignes qui contenaient les dates latines. Dans la transposition épigraphique, retrouvée à Kairouan et publiée en 1910 par M. Merlin<sup>24</sup>, d'un privilège impérial, tout latin celui-là, l'artisan a reproduit en copie figurée les mentions *sancimus* et *confirmamus* qui avaient été apposées en écriture commune sur le papyrus où elles tranchaient avec la teneur de l'acte, écrit en *litterae coelestes* de la chancellerie, «litterae coelestes» que le même artisan a traduites, elles, en signes épigraphiques.

Mais ce n'est pas assez de constater que, si tous ces signes ou groupes de signes ont été reproduits en copie figurée, c'est parce que, dans chaque cas, ils tranchaient avec le reste du papyrus que l'artisan avait à côté de lui pendant son travail: encore faut-il se demander pourquoi, du fait qu'ils tranchaient, ils ont fait sur la pierre l'objet de copies figurées.

Dans le cas de Kairouan que je viens de citer, c'est sans doute parce que les mentions *sancimus* et *confirmamus* avaient un caractère solennel, étaient même peut-être de la propre main de l'Empereur, et ont paru ainsi dignes d'être repro-

<sup>19</sup> Ibid. §§ 187 et suiv.; Courtois, Leschi, Perrat et Saumagne, *Tablettes Albertini* (Paris 1952), in 4°, principalement le document XXXIII pl. XXII.

<sup>20</sup> Jahresh. 10, Beiblatt, col. 6178 et fig. 10.

<sup>21</sup> Rev. Arch. II (1935) 157.

<sup>22</sup> Mallon, *Pal. rom.* pl. III 1.

<sup>23</sup> Mallon, Marichal et Perrat, *L'Écriture latine* (Paris 1939) n° 12.

<sup>24</sup> Merlin, *Catal. Musée Alaoui*, suppl. (Paris 1910) 97 et pl. LIV 2.

duites en facsimilé sur la pierre. Dans le cas des inscriptions grecques d'Asie Mineure, c'est parce que les artisans n'étaient sans doute pas très sûrs de bien lire les lignes latines, et ont jugé plus prudent de les reproduire servilement sans en donner une interprétation épigraphique qu'ils étaient peut-être, au demeurant, incapables de faire en signes épigraphiques latins. Dans le cas des chiffres qui pullulent sur les inscriptions latines du monde entier et notamment sur les inscriptions sépulcrales à partir du III<sup>e</sup> et surtout du IV<sup>e</sup> siècle, c'est parce que ces chiffres, éléments intégrants, mais hétérogènes, de l'écriture des papyrus, étaient souvent embrouillés et très enchevêtrés, que les artisans avaient à leur sujet un souci particulièrement marqué d'exactitude et qu'ils voulaient éviter tout risque d'erreur dans leur transcription. Ainsi ces copies figurées nous révèlent non seulement l'écriture des signes ou des groupes de signes qui en ont fait l'objet, mais encore très souvent l'écriture du reste du papyrus, laquelle est masquée par la transposition épigraphique; elles auraient eu pour cause, dans la plupart des cas, l'ignorance des artisans et leur manque d'assurance dans la lecture de l'endroit correspondant du papyrus. Ces copies figurées auraient eu ainsi la même cause que les fautes de composition. Comme les fautes, on les rencontre plus spécialement sous le Bas-Empire, et dans les Etats barbares.

Il y en a pourtant dès le Haut-Empire, et je voudrais vous en donner un exemple qui, par sa localisation dans l'espace comme dans le temps, paraît susceptible de nous apporter des renseignements très inattendus.

On a depuis longtemps noté sur un certain nombre d'inscriptions latines que nous aurons manifestement à classer parmi les inscriptions d'ateliers, et dont les plus anciennes sont du milieu du II<sup>e</sup> siècle, des représentations du groupe *us* où l'*V* est figuré par une sorte de crochet attenant à la courbe supérieure d'un *S* épigraphique absolument normal.

S

Dès 1821, Kopp avait signalé cette rareté. En 1885, Hübner, dans ses *Exempla scripturae epigraphicae* la notait également, mais il la classait au nombre des multiples combinaisons épigraphiques dont il cataloguait les exemples dans ses 'Prolégomènes', et qui étaient des combinaisons de formes toutes essentiellement épigraphiques assemblées entre elles: *ph*, *nt*, *ti*, *et*, *un* par exemple:

H N T E W

Récemment, un épigraphiste hongrois, M. Barkoczi<sup>26</sup>, a consacré un article à trente-

<sup>25</sup> Hübner, *Exempla scripturae epigraphicae* (Berlin 1885) LXIX.

<sup>26</sup> Ladislav V. Barkoczi, *Az V-S betűk sajátos összekötési módja a Pannoniai feliratokon* dans Arch. Ertesítő (Budapest 1941).

quatre inscriptions où se manifeste la particularité du groupe *us* qui nous intéresse ici. Il continue à y voir, en 1941, une combinaison purement épigraphique.

Or, il s'agit d'un phénomène tout différent que Hübner ne pouvait pas identifier en 1885, même à supposer que cet épigraphiste se fût soucié de papyrus, car il n'y avait pas assez de papyrus au jour en 1885 pour qu'il pût remonter à l'origine de ce sigle. Il ne s'agit pas du tout, comme le croit encore aujourd'hui M. Barkoczi, de l'une de ces combinaisons que catalogue Hübner et qui sont à proprement parler des monogrammes tout épigraphiques; il s'agit de cas de copies figurées imitant sur la pierre l'un des traits des papyrus utilisés par les artisans.

En effet, dans le petit crochet de ces inscriptions, il est aujourd'hui très facile de reconnaître, pour peu qu'on ait dans l'œil et dans la mémoire les papyrus qui leur sont contemporains et qui ont apparu dans notre siècle, une copie figurée de l'*V* tel qu'il était fait couramment en ligature avec la lettre qui le suivait dans l'écriture commune du Haut-Empire<sup>27</sup>, écriture dont, à peu près seule de toutes les parties du monde romain, la terre d'Égypte nous a conservé des exemples homo-



gènes. Dans cette ligature, l'*V* se ratatine au point de perdre presque complètement sa physionomie et de devenir méconnaissable, prenant l'allure d'une sorte de fioriture à l'attaque de l'*S* qui reste, lui, facilement identifiable.

Il faudrait citer ici à peu près tous les papyrus latins des trois premiers siècles de notre ère. Pour fixer les idées, et à titre d'échantillons, je mentionnerai seulement quelques exemples datés: le papyrus Claudius de Berlin<sup>28</sup> du milieu du I<sup>er</sup> siècle, les souscriptions apposées en 166 au bas du contrat porté par le papyrus 229 de Londres<sup>29</sup>, les comptes militaires de 192-196 conservés à Berlin sous le numéro 6.866 A<sup>30</sup>, la déclaration de succession de l'année 237 publiée dans les papyrus d'Oxyrhynchus sous le numéro 1114<sup>31</sup>. Cette ligature est un effet spécifique du mécanisme général de l'écriture commune à laquelle elle appartient, et qu'elle suffit à révéler.

Les artisans des inscriptions qui nous occupent ont copié tel quel sur la pierre le petit crochet, mais, identifiant parfaitement l'*S*, resté très reconnaissable, ils l'ont transposé ensuite en un *S* épigraphique qui adhère par sa courbe supérieure à la terminaison du petit crochet (voir le schéma de la page 150).

L'emploi du petit crochet précédant et touchant l'*S* épigraphique n'est d'ailleurs nullement exclusif pour la représentation du groupe *us* dans les inscriptions dont il s'agit. On trouve, dans ces inscriptions, et même très souvent, le groupe *us* transcrit aussi par un *V* épigraphique indépendant qui précède bien normalement l'*S*, et non seulement dans la même inscription, mais aussi dans le même mot où

<sup>27</sup> Mallon, *Pal. rom.* 171.

<sup>28</sup> Mallon, *Pal. rom.* pl. VI.

<sup>29</sup> Mallon, Marichal et Perrat, *L'Écriture latine* n° 25.

<sup>30</sup> Ibid., n° 27 et Marichal, *L'occupation romaine de la Basse-Égypte* (Paris 1945) in 8°.

<sup>31</sup> Mallon, *Pal. rom.* pl. XIV 4.

on relève d'autre part la ligature. Donc, même dans ces inscriptions, l'emploi de la ligature n'est pas systématique, il est accidentel. Comment peut-il s'expliquer ?

Il ne saurait s'expliquer par des raisons de manque de place. Cela est évident dans l'ensemble des cas, mais principalement dans deux inscriptions qui portent des colonnes de noms au nominatif singulier et où la dernière lettre de chaque ligne a été séparée du reste de la ligne pour être placée à droite après un blanc, à l'aplomb de la dernière lettre de la ligne précédente<sup>32</sup>. Naturellement, les terminaisons en *us* abondent à la fin des lignes dans ces colonnes de noms. Or, les cas sont fréquents où l'*V* n'a pas été transcrit par une forme normale épigraphique de *V* avant le blanc, et où c'est un *S* à crochet qui a été rejeté à droite après le blanc comme s'il s'agissait, non pas d'un groupe de deux lettres qu'on avait plus que largement la place de dissocier et de composer épigraphiquement l'une après l'autre, mais seulement d'une lettre unique, d'une sorte de *S* spécial.

CARMIN IVVENCV S  
CL CLAVDIAN S

De même, dans tout l'ensemble des inscriptions qui nous occupent, l'*S* à crochet est indifféremment employé, ou non, au milieu des lignes, à leur début, comme à leur fin, au milieu comme au début et à la fin des mots, et sans aucune relation possible avec quelque règle que ce soit, phonétique, grammaticale ou autre. Nous trouvons l'*S* à crochet, ou non, dans les datifs en *ibus* et *abus* comme dans les nominatifs singuliers, à l'intérieur d'un mot comme *mussati*, dans les deux rencontres qui se font du groupe *us* à l'intérieur et à la fin de mots comme *augustus* et *iustinianus*, ou seulement dans l'une de ces rencontres<sup>33</sup>.

Nos inscriptions sont donc encore, par l'emploi capricieux de la ligature, le reflet des papyrus, où, sans autre règle que la fantaisie de la main du scribe dans sa course, les deux lettres du groupe *us* sont aussi écrites tantôt indépendantes, tantôt en ligature.

Autre parallélisme entre nos inscriptions et les papyrus : dans nos copies figurées les artisans ont placé les petits crochets, qui figurent l'*V*, dans des positions très différentes qui varient entre la gauche et le haut de l'*S* épigraphique. Il y a encore là un reflet fidèle des positions diverses de l'*V* en ligature dans les papyrus des trois premiers siècles de notre ère, et il est très intéressant de constater que le crochet se trouve, dans les papyrus du I<sup>er</sup> et du II<sup>e</sup> siècle, franchement à gauche de l'*S*, et qu'ensuite, l'écriture commune se penchant vers la droite, il remonte de plus en plus haut au-dessus de la ligne, l'*S* étant ensuite tracé presque au-dessous de lui. Celles de nos inscriptions qui sont datées nous permettent d'observer le même déplacement progressif du petit crochet de la gauche vers le haut entre le II<sup>e</sup> et le III<sup>e</sup> siècle<sup>34</sup>.

<sup>32</sup> *CIL* III 4150 et 4452.

<sup>33</sup> *CIL* III 10591. 3382. 10440. 4238. 3738. 10628. 10655. 4369.

<sup>34</sup> Par ex. Hübner, *Exempla* nos 381 et 579.



Enfin, il y a encore un autre synchronisme entre nos inscriptions et les papyrus d'Égypte. Cet autre synchronisme se marque dans la disparition, sur les papyrus, de l'écriture qui comporte cette ligature, et dans la disparition, sur les inscriptions, de cette même ligature. En effet, l'écriture commune qui comporte spécifiquement cette ligature *us* va disparaître définitivement de l'usage des papyrus à la fin du III<sup>e</sup> siècle<sup>35</sup> et elle sera complètement remplacée au IV<sup>e</sup> siècle par une autre écriture commune où le groupe *us* ne se fera plus de la même manière. Sur nos inscriptions également, nos ligatures se raréfient dans la seconde moitié du III<sup>e</sup> siècle, et disparaissent complètement à la fin de ce siècle : le dernier exemple est de 284<sup>36</sup>.

Par son essence comme par toutes les circonstances de son emploi, la ligature *us* de nos inscriptions est donc un reflet d'autant de papyrus du II<sup>e</sup> et du III<sup>e</sup> siècle écrits dans l'écriture commune de papyrus d'Égypte déterminés, écriture que cette même ligature suffit à révéler puisqu'elle est absolument spécifique de tout un mécanisme graphique. Des papyrus écrits comme ceux d'Oxyrhynchus que nous avons cités se trouvaient donc dans des ateliers déterminés sous les yeux des artisans qui composaient les inscriptions dont nous traitons ici.

Dès lors la situation géographique de ces ateliers doit piquer au dernier point notre curiosité. Plus ces ateliers seront éloignés de l'Égypte, plus forte sera la nouvelle preuve que nous ajouterons aux preuves, d'Espagne et d'ailleurs, de l'universalité des écritures latines rencontrées sur les papyrus d'Égypte.

M. Barkoczi qui, en 1941, n'établissait aucune relation entre des papyrus et les inscriptions qu'il recherchait, a borné son enquête au territoire de la Pannonie, et s'est attaché à fixer, sur la base des exemples ainsi recueillis, la localisation du phénomène épigraphique dans le temps, sans poser la question de l'extension dans l'espace, extension qui ne saurait être limitée par les frontières administratives d'une province. L'étude de ce problème de l'extension dans l'espace est grandement facilitée par le fait que les éditeurs du Corpus, ne pouvant expliquer un phénomène qui les intriguait, ont fait fondre un caractère typographique spécial pour signaler nos ligatures *us* dans leurs transcriptions. Déjà Hübner, en 1885, dans le coup d'œil général qu'il jetait sur les inscriptions latines du monde entier alors connues, notait qu'on ne relève le phénomène nulle part ailleurs que dans les provinces danubiennes. Les volumes du Corpus parus depuis 1885 pour l'ensemble du monde ne modifient pas cette vue : j'ai essayé de la préciser en cherchant à faire, dans l'état actuel du Corpus, un dénombrement aussi complet que possible. Des trente-quatre cas signalés par M. Barkoczi en 1941, j'ai pu porter le nombre des exemples à cinquante-deux<sup>37</sup> parmi lesquels certaines inscriptions portent

<sup>35</sup> Mallon, *Pal. rom.* §§ 156 et suiv.

<sup>36</sup> *CIL* III 3469.

<sup>37</sup> Dans l'énumération qui suit, le sigle B se réfère à l'article de M. Barcokczi, cité plus haut, et le sigle EE à *Ephemeris epigraphica*.

*CIL* III 804; 1011; 1063; 1149; 1291; 1331; 1438; 3307 (= 10285); 3382 (= B 20); 3429 (= B 5); 3444 (= B 23); 3449 (= B 35); 3463 (= B 34); 3469 (= B 16); 3524 (= B 7); 3533 (= 13367); 3545 (= B 24); 3637 (= B 6); 3668 (= B 17); 3738 (= B 8); 4150 (= B 2);



jusqu'à plus de trente et même plus de soixante ligatures *us*, et sans que les nouveaux exemples recueillis changent rien à la limite chronologique de la fin du III<sup>e</sup> siècle, établie par M. Barkoczi sur les cas pannoniens. Les trouvailles sont particulièrement denses tout contre le *limes*, dans la boucle du Danube, où près de la moitié de nos inscriptions sont massées en un noyau compact. Elles s'espacent de plus en plus au fur et à mesure que, de ce centre, on s'éloigne vers l'Ouest, vers le Sud et vers l'Est, en sorte que si, d'Ouest en Est en passant par le Sud, on réunit par un trait sur la carte les points les plus excentriques actuellement repérés, on ne risque de rien laisser, qui ne soit pratiquement négligeable, en dehors de la zone qu'on délimite. On s'aperçoit alors qu'on circonscrit, en deçà du *limes* danubien continué par le *limes* dacique, une zone qui ne dépasse pas, au Sud, le pied des monts de Bosnie et Belgrade, à l'ouest, les contreforts des Alpes styriennes, autrichiennes et bavaoises, à l'Est, sur la rive gauche du fleuve, les contreforts occidentaux des Carpathes. Parmi les dizaines de milliers d'inscriptions latines d'ateliers qu'ont livrées les immensités de l'Occident et de l'Orient, les éditeurs du Corpus n'ont rencontré nulle part ailleurs l'occasion d'employer leur caractère typographique spécial d'*S* à crochet. Des Alpes orientales aux contreforts occidentaux des Carpathes, le long du *limes* où pesait la pression des Quades, des Iazyges et des Sarmates, la poche ainsi dessinée s'étend sur un front de quelque sept cent kilomètres et atteint son maximum de pénétration vers son centre, à la longitude de Budapest, sur une profondeur de quelque trois cents kilomètres. Cette poche épouse en territoire romain les contours méridionaux d'une région naturelle, la grande dépression d'Europe centrale qui, fermée au Sud, à l'Ouest et à l'Est par des montagnes, s'ouvrait au Nord sur le monde barbare. Dans les ateliers d'inscriptions de cette poche, il y avait, sous le Haut Empire, des artisans qui, quand ils rencontraient dans un texte qu'on leur donnait à composer la ligature *us*, ne la résolvaient pas, mais copiaient servilement un petit crochet qu'ils plaçaient religieusement sur la pierre au même endroit que sur le papyrus, solidaire de l'*S* qu'ils identifiaient ensuite et transposaient en un signe épigraphique normal. Il y a même un cas, parmi nos cinquante-deux inscriptions, où l'*S* à crochet a été tracé hors de propos par un artisan pour la première lettre d'un groupe *ser*, abréviation de *ser(vus)*, et il paraît évident que cet artisan a pris pour un crochet un point qui, sur le papyrus, se trouvait un peu trop rapproché de l'*S* initial du groupe *ser*, de telle sorte que la pierre porte *user*, ce qui n'a aucun sens<sup>38</sup>.

Comme nos inscriptions d'Espagne exécutées hors des ateliers, nos cinquante-

4232 (= B 33); 4238 (= B 18); 4239 (= 10943); 4301 (= B 30); 4369 (= B 28); 4452 (= B 4); 4569 (= B 27); 4626 (= B 13); 5575; 6302; 6456; 6471 (= 10655); 6485a.

CIL III 7684 (= EE IV n° 137); 7753 (= EE IV n° 160); 7804 (= EE II n° 413); 7811 (= EE II n° 416); 10202 (= B 29); 10285 (= 3307 = B 1); 10344 (= EE II n° 611, cf. EE IV n° 429 = B 31); 10402; 10440 (= B 40); 10591 (= EE IV n° 441 = B 21); 10594 (= B 11); 10628 (= B 9); 10655 (= 6471 = B 10); 10836 (= EE II n° 838 = B 22); 10943 (= 4239 = B 19 et 26); 11121 (= B 32); 11135 (= B 12); 11651 (= EE IV n° 583); 13367 (= 3533); 15166 (= B 25).

B (1941) 3; 15.

<sup>38</sup> CIL III 11651.

deux inscriptions d'ateliers du Moyen Danube proviennent d'une région très éloignée de l'Égypte mais située à une autre extrémité du monde, au Nord de l'Empire. Elles nous apportent une nouvelle preuve de l'universalité des écritures latines rencontrées sur les papyrus d'Égypte et de Syrie, en l'espèce de l'écriture commune portée par les souscriptions de 166, par le Pridianum de 192-196, par la déclaration d'Oxyrhynchus de 237 et par beaucoup d'autres exemples papyrologiques du II<sup>e</sup> et du III<sup>e</sup> siècle.

Mais alors, un nouveau problème surgit : si cette écriture était universelle, il reste à expliquer que ces imitations épigraphiques de son *V* en ligature postérieure, ligature qui constitue l'une des difficultés de lecture de cette écriture, se trouvent concentrées dans les ateliers des provinces danubiennes.

Comme nous l'avons vu, les copies figurées s'expliquent le plus souvent par la même cause que les fautes, c'est-à-dire par l'inexpérience et l'inintelligence des artisans dans la lecture des textes qu'on leur avait remis pour qu'ils les composent épigraphiquement, et ces manifestations d'inexpérience ne se rencontrent généralement, dans l'ensemble du monde, que sous le Bas Empire, puis dans les États barbares. Comment se fait-il qu'il y ait eu, dès le Haut Empire, dans une poche qui coïncide avec la vaste cuvette du Moyen Danube, et seulement là, tant de gens si peu sûrs de leur lecture de textes latins en écriture commune ?

On ne saurait s'empêcher d'être frappé de ce que c'est précisément la région du monde où, dès le I<sup>er</sup> siècle, le gouvernement impérial a pratiqué une politique d'installation pacifique de barbares. Comment ne pas songer à ce légat Plautius Aelianus, qui, dès le temps de Néron, avait accueilli cent mille transdanubiens sur la rive droite du fleuve ? Comment ne pas se référer aux textes de Tacite, puis de Dion Cassius, qui font allusion à des transferts semblables qui devaient être encore intensifiés et systématisés par Marc-Aurèle et par ses successeurs<sup>39</sup> ? Comment ne pas penser que la paléographie recoupe ici d'une manière très inattendue, très indirecte, mais d'autant plus forte, ces textes de Tacite et de Dion Cassius ? Comment ne pas se demander si nos petits crochets ne vont pas, comme des témoins archéologiques, nous permettre de piquer sur le terrain l'implantation de ces barbares, implantation qui était telle, et si pacifique, qu'ils allaient jusqu'à s'embaucher dans des ateliers d'inscriptions ?

Par leurs petits barbarismes épigraphiques, ces Quades, ces Iazyges, ces Sarmates, installés en Norique, en Pannonie, en Mésie supérieure et en Dacie, nous permettent de surprendre, sur les bords du Danube, l'écriture des souscriptions de 166, des comptes de 192-196 et de la déclaration de 237 ainsi que des nombreux autres papyrus latins d'Égypte et de Syrie qui portent cette même écriture. Ces barbares nous permettent aussi de constater que cette écriture a disparu dans les provinces danubiennes en même temps qu'en Égypte, à la fin du III<sup>e</sup> siècle.

Il ne serait peut-être pas oiseux, non plus, de remarquer que les exemples d'écri-

<sup>39</sup> Piganiol, *Histoire de Rome* 349 et 351.

ture non-épigraphique les plus proches, géographiquement, de nos inscriptions, exemples qui sont des tablettes de cire, les tablettes de Transylvanie, et qui, s'échelonnant entre les années 131 et 167, sont contemporains de nos inscriptions, ne nous offrent aucun cas de ligatures *us* pouvant nous servir à expliquer la particularité des dites inscriptions, et que ce sont des écritures de papyrus ayant échappé à la pourriture dans la lointaine Egypte, qui rendent compte de cette particularité épigraphique des ateliers danubiens.

Je vous le demande: étant donné, d'une part, la place que les monuments en écriture courante occupaient dans les ateliers à la genèse des inscriptions qui s'y composaient, étant donné, d'autre part, que les épigraphistes ont, d'une manière générale, laissé les monuments écrits à l'encre hors du champ de leur observation, comment pouvons-nous seulement soupçonner combien doivent être nombreux, riches de données paléographiques, et variés, les faits qui sont recélés par la masse énorme des inscriptions d'ateliers, et qui, faute d'une comparaison systématique et constante entre ces inscriptions et les papyrus d'Egypte, sont restés, non seulement sans être interprétés, mais encore sans être signalés, ni même remarqués? Comment la science moderne pourrait-elle avoir la moindre idée de ces faits, si elle continue à étudier séparément, et à isoler les uns des autres, des monuments qu'une pratique technique associait constamment dans l'Antiquité?

### III

Nous avons déjà évoqué et cité, au cours de cet exposé, un assez grand nombre de monuments graphiques très divers tant du Haut que du Bas Empire, venus d'un peu toutes les régions du monde romain, mais principalement de l'Espagne à l'Ouest, des provinces danubiennes au Nord, et de l'Egypte à l'Est. Comme il sera possible de le faire sans doute un peu partout dans le monde, nous avons, par des moyens divers, décelé en Espagne, puis dans les provinces danubiennes, des lettres de Phileros, si j'ose m'exprimer ainsi, des papyrus Claudius, des poèmes sur la bataille d'Actium, des lettres du modèle de la missive conservée à Manchester, des états du modèle du Pridianum conservé à Berlin, des déclarations de succession du type de celle d'Oxyrhynchus, de l'*Epitome Livii*, des Calendriers à la manière de Doura, des papiers de Flavius Abinneus, qui n'ont été trouvés eux-mêmes qu'en Egypte, ou en Syrie, ou à Herculaneum, parce qu'ils n'ont échappé que là à une destruction totale, et pour des raisons locales très exceptionnelles. Tous ces monuments sont latins et ce n'est qu'avec eux qu'on peut espérer embrasser le monde entier.

En ce qui concerne les écritures grecques, Mlle Medea Norsa a souligné leur universalité dans tous les lieux d'où proviennent les exemples qu'elle a groupés dans son beau recueil de 1939 consacré aux papyrus littéraires grecs. Mais elle a alors recommandé de réexaminer, quand on pourrait se fonder «sur une documentation plus large», un problème à vrai dire trop curieux, qui serait constitué,

en face de l'unité grecque, par les «divers types nationaux de l'écriture latine»<sup>40</sup>. Cette observation, faite dans le commentaire d'un volumen grec d'Herculanum du Ier siècle av. J.-C., tombe, faute d'objet, puisque les écritures latines se révèlent tout aussi universelles que les écritures grecques. Mais il y a quelque chose à retenir de ce que cette remarque a pu être faite en 1939 par Mlle Norsa : la savante papyrologue ne saurait être tenue pour responsable d'avoir soulevé ainsi un problème qui n'existe pas ; l'idée ne lui en aura été que trop suggérée par la lecture de traités de paléographie latine dont les auteurs, fort pressés de se trouver chez eux dans le Moyen Âge au milieu de leurs «écritures dites nationales», ont à peu près complètement escamoté les problèmes de l'Antiquité qui sont pourtant les problèmes majeurs de leur discipline.

Le grave malentendu de 1939 entre Mlle Norsa et les paléographes, malentendu dont ces derniers ont toute la responsabilité, fait donc ressortir la nécessité de la grande réforme qui, au XXe siècle, s'impose à la paléographie. Non seulement cette réforme est fort loin d'être réalisée, mais encore elle ne paraît même pas être clairement conçue, car elle se heurte à des habitudes scientifiques déjà plusieurs fois séculaires.

Ce qu'il faut bien voir avant tout, c'est que cette réforme est tout entière, au fond, une conséquence et une répercussion de l'apparition, relativement très récente, des papyrus d'Égypte. En effet, à la question que pose le thème général de ce Congrès, à savoir «l'originalité de l'Égypte dans le monde gréco-romain», je crois pouvoir donner, sur le plan paléographique, une réponse bien différente de celles que, sur d'autres plans, nous entendrons sans doute au cours des jours qui vont venir : sur le plan paléographique, l'unique originalité des papyrus d'Égypte dans le monde gréco-romain consiste en ceci qu'ils n'ont pas tous pourri ; pour le reste, leur originalité était, dans ce monde gréco-romain, absolument nulle, et c'est précisément ce qui fait leur force et les rend valables pour imposer de nos jours à la paléographie une réforme qu'il est parfaitement impossible de limiter dans l'ampleur un peu effrayante de ses trois étapes. Cette réforme en trois étapes, nous allons essayer de la décrire dans l'hypothèse où elle devrait, comme il semble, partir du secteur de la paléographie latine.

La première étape, qui consiste en l'abandon, par la paléographie latine, de son ancienne réclusion forcée dans le moyen âge, et en l'annexion des papyrus latins, semble à peu près franchie. Mais cela ne s'est pas fait sans lenteurs et sans réticences de la part de médiévistes qui pâlassaient depuis plus de deux siècles sur les manuscrits et documents des archives et bibliothèques d'Occident. Encore faut-il souligner qu'il ne suffit pas, comme le fait encore trop M. Lowe, d'ajouter simplement les papyrus latins en tête des monuments de la paléographie latine, en cherchant à soumettre ces papyrus aux critères établis antérieurement sur des monuments plus récents : les papyrus ne s'accommodent pas de ces critères ; ils font

<sup>40</sup> Norsa, *La scrittura litteraria greca del secolo IV A.C. all. VIII D.C.* (Florence 1939), in fol., 13.



éclater et détruisent ces vieux critères de «cursive» opposée à la «libraria», de «majuscule» opposée à la «minuscule», de «capitale élégante» opposée à la «rustique», et autres; les papyrus doivent, en réalité, conduire à repenser complètement tous les problèmes majeurs de la paléographie latine.

Mais alors, un tel réexamen de ces problèmes ne tardera pas à faire apparaître que la paléographie latine et la paléographie grecque, qui, pour des raisons de bases documentaires, s'étaient installées chacune à part soi dans le moyen âge lors de leurs fondations respectives au XVII<sup>e</sup> siècle, et avaient vécu, depuis, à peu près ignorées l'une de l'autre, ne peuvent plus se tenir séparées, et c'est la seconde étape de la réforme qu'impose l'apparition en Egypte de monuments écrits à l'encre remontant à l'Antiquité gréco-romaine.

Deux études, récentes et très importantes, l'une de Mlle Medea Norsa<sup>41</sup> en 1945, l'autre de Marichal<sup>42</sup> en 1950, ont montré, par la qualité même de leurs auteurs, que, sur les rapports des écritures grecques et latines, on ne pourra pas atteindre des résultats consistants par une simple collaboration, par de simples échanges de vues entre paléographes latins et papyrologues, et que c'est une paléographie véritablement gréco-latine qui doit prendre en mains l'étude des problèmes paléographiques de l'Antiquité classique. J'en parle d'autant plus à mon aise qu'ayant essayé moi-même d'écrire récemment une «Paléographie romaine», je n'ai pas su non plus franchir cette étape qui sera rendue très difficile parce que rien ni personne ne paraît préparé pour la réaliser, ni dans l'ordre des instruments de travail, ni dans l'ordre de l'enseignement. Cette étape s'imposera pourtant, car, outre qu'il existe de multiples points de contact, et dès les origines, entre les écritures grecques et latines, il y a une quantité de problèmes paléographiques de premier ordre, comme, par exemple, celui du 'volumen' et du 'codex', qui sont parfaitement indépendants de l'emploi de l'une ou de l'autre langue.

Enfin, la troisième étape de la réforme est, encore et toujours, déterminée comme les deux premières, par l'apparition, au XX<sup>e</sup> siècle, des papyrus d'Egypte. C'est toujours l'apparition de monuments écrits à l'encre contemporains des inscriptions latines et grecques de l'Antiquité qui ne permettra pas à la paléographie, devenue gréco-latine, d'ignorer quelque partie que ce soit de l'immense matériel des épigraphies grecque et latine, pour les raisons que j'ai tenté de développer ici et qui sont les mêmes dans le cas des inscriptions grecques que dans celui des inscriptions latines. Dans cette voie, il faut dire que tout, ou à peu près, est encore à faire. Nous en avons un indice très sûr dans la dernière édition du traité de M. Battelli<sup>43</sup> qui, de tous les manuels modernes de paléographie, est sans doute le meilleur et celui qui rend le mieux compte de l'état de cette science. Si M. Battelli réédite en 1949 la vieille exclusive de la paléographie contre les inscrip-

<sup>41</sup> *Analogie e coincidenze tra scritture greche e latine nei papiri* dans *Miscellanea Mercati* (Studi e Testi 126) 105-121.

<sup>42</sup> *L'écriture latine et l'écriture grecque du I<sup>er</sup> au VI<sup>e</sup> siècle*, dans *L'antiquité classique* 19 (1950) 113-140.

<sup>43</sup> *Lezioni di Paleografia*, 4<sup>e</sup> éd. (Cité du Vatican 1949) in 8°, 3.



tions «sur pierre, sur bronze et sur terre cuite», et ne retient que les graffites et les tablettes de cire, c'est qu'en 1949 aucun changement suffisamment vigoureux ne s'était encore manifesté chez les paléographes contre une attitude traditionnelle qui les prive de très puissants recours.

La paléographie n'a pas à chercher de limite à son domaine dans le champ du matériel épigraphique. Cette limite n'existe pas. Un critère, le critère des ateliers, permet, comme j'ai tenté de le montrer, non pas d'écarter des inscriptions inutiles, mais d'isoler des inscriptions qu'il convient à la paléographie d'interroger d'une manière très spécialement déterminée. Mieux: parmi l'ensemble des monuments archéologiques de tous ordres que nous a laissés l'Antiquité, nous devons considérer, non plus cette section confuse et incomplète qu'on a baptisée «les inscriptions», mais une section plus générale et plus exacte que nous définirons: les monuments graphiques. Parmi ces monuments graphiques, nous ferons deux parts: d'un côté les productions des ateliers d'inscriptions et, d'un autre côté, le reste, reste infiniment divers par la qualité des auteurs, les intentions, les matières subjectives, les procédés d'exécution, mais également étranger à la technique des ateliers; et, ce qu'il faut bien voir, c'est que les papyrus ne sont qu'une des catégories qui s'incorporent tout naturellement à ce «reste» des monuments graphiques. Une trouvaille récente le fait sentir d'une manière très concrète. Les tablettes de bois publiées il y a quelques mois sous le nom de «tablettes Albertini» qui constituent l'un des événements les plus importants que la paléographie ait enregistrés dans son histoire<sup>44</sup> et auxquelles Charles Perrat a su arracher plus de trente textes de contrats qui sont écrits à l'encre, auraient certainement, si elles étaient apparues plus tôt, été accueillies dans le tome VIII du Corpus consacré à l'Afrique, alors qu'il ne viendrait jamais à l'idée des éditeurs de ce même Corpus d'insérer dans le tome III, consacré aux provinces orientales de l'Empire, les quelque trois cents papyrus latins recueillis en Égypte et en Syrie. Rien ne justifie cette différence de traitement, cette petite exception, cette petite séparation dans la masse des monuments graphiques de l'Antiquité.

On répète souvent la phrase de Mommsen selon laquelle, le XIX<sup>e</sup> siècle ayant été le siècle des inscriptions, le XX<sup>e</sup> serait celui des papyrus; en réalité, le XX<sup>e</sup> doit être le siècle des inscriptions et des papyrus réunis et comparés. La documentation plus large que Mlle Norsa appelait de ses vœux en 1939, la voilà: elle est dans cette masse qui s'accroît sans cesse, masse envisagée dans sa totalité et dont toutes les parties sont complémentaires. Il n'y a pas à attendre que cette documentation «plus large» apparaisse. Déjà répandue dans le monde entier, mise au jour et publiée, dans beaucoup de cas, depuis très longtemps, c'est elle qui attend qu'on l'exploite d'un point de vue vraiment paléographique. Regroupée sous un angle de vue embrassant tous les caractères externes, elle est constituée par les matériels de quatre vieilles disciplines qui n'ont pas toutes eu, dans leur principe,

<sup>44</sup> Courtois, Leschi, Perrat et Saumagne, *Tablettes Albertini* (Paris 1952) in 4° et un album de 48 planches.

un objet essentiellement paléographique; ces quatre vieilles disciplines sont les paléographies et les épigraphies grecques et latines. L'ensemble de leurs matériels n'était demeuré fragmenté, et partiellement soustrait à la paléographie, que du fait de l'absence d'un cinquième matériel qui est l'élément de soudure, et c'est vous qui apportez d'Égypte, dans notre siècle, cet élément de soudure constitué par ces papyrus grecs et latins dont toute la force consiste essentiellement en leur manque d'originalité dans le monde gréco-romain.

Pour accomplir ainsi une réforme d'où sortira une discipline qui sera en réalité toute nouvelle, faisant appel aux cinq matériels que je viens d'énumérer, il faudrait, d'où que nous venions, que chacun de nous se fît autodidacte pour quatre de ces cinq matériels, et, de plus, changeât beaucoup ses manières de considérer celui de ces cinq matériels avec lequel il a été élevé et formé. Mais un grand pas sera déjà franchi, si, au lieu d'adopter l'attitude trop commode qui consiste à proclamer l'inutilité et l'exclusion de tel ou tel de ces matériels, on confesse simplement et humblement l'état d'impréparation où l'on se trouve pour l'utiliser: ainsi la porte sera et restera ouverte pour la naissance et les progrès d'une paléographie classique qui peut rendre des services immenses et imprévisibles à la connaissance de l'Antiquité.

C'est dans cet esprit qu'avec quelques amis espagnols nous avons commencé à travailler à Madrid dans le sein du «Consejo superior de Investigaciones Cientificas», comme il est possible de le faire en n'importe quel point du monde. Un séminaire y réunit quelques collaborateurs, séminaire que je ne sais comment appeler, tant le concept de paléographie a été rétréci par un long usage. Nous avons fondé, dans le même esprit, la collection 'Scripturae' dont je me permets d'offrir au Congrès, de la part des auteurs, les trois premiers volumes qui ont paru depuis l'année dernière. Je ne sais si nous pourrons continuer, mais vos objections, vos suggestions, et, si vous le jugez bon, vos encouragements seront pour nous d'un prix inestimable.